

IL DEMANDE À LA RUE DE FAIRE QUE  
IL LA SUPPLIE DE FAIRE DU BRUIT.  
COMME UNE VIVANT COMM  
MAIS LA RUE RESTE MUETTE COMME  
LANTERNE SUR SOUR  
ON CRÈVE AUSSI DE BRUIT. CELUI D  
LES RUINES MOTS QU'  
TOMBER PAR TERRE. TOUS CES BOUTS  
CÉCILE SCHOULER  
QU'ILS EGREÑENT ET QUI COULENT  
DANS MES OREILLES. JE SUIS CERNE  
BLANCHES, GROUILLANTES COMME DES  
JE LES SENS, DE L'AUTRE CÔTÉ DE

**PRIX DU 1<sup>ER</sup> ROMAN  
DE CHAMBÉRY 2026**

**PRIX ÉDMÉE DE LA  
ROCHEFOUCAULD 2026**

CÉCILE SCHOULER

COMME UNE LANTERNE  
SUR LES RUINES



les éditions du Panseur

AVERTISSEMENT :

Cette histoire aborde des sujets pouvant heurter certaines sensibilités (prostitution de mineur, consommation de drogue, violence).

Les citations p. 21, 29, 46, 117 sont de Jacques Prévert  
& p.147-148 d'Antonin Artaud.

Le lecteur en retrouvera les références en notes de bas de page.

Les citations p. 30-31, 45, 48, 63, 72, 94, 99, 105, 112, 113, 147, 159, 170, 182, qui débordent sur la marge, et ponctuées d'une petite étoile (\*), sont de Sébastien.

Nous sommes honorés d'en faire la publication  
au travers du livre de Cécile Schouler.

# 26

©LES ÉDITIONS DU PANSEUR, 2025

DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2025

ISBN : 978-2-490834-27-3

[www.lepanseur.com](http://www.lepanseur.com)

*Ma vie n'est pas derrière moi  
ni avant,  
ni maintenant.  
Elle est dedans.*

Jacques Prévert, *Soleil de nuit.*



## CHAPITRE 1

*Si je compte jusqu'à trois et que mon ombre est toujours sur le sol, c'est que je suis vivante...* Je me récite cette phrase entre deux respirations. Même si je dois aller vite, je prends le temps d'articuler distinctement chaque syllabe dans ma tête ; je sais que si je bute ne serait-ce que sur un mot, je devrai tout recommencer. Ça ne plaisante pas les formules magiques, surtout celles qu'on utilise souvent. Moi, je *compte* dès que la vie devient trop grande. Je dois la réajuster sans cesse avec ces trois chiffres pour me sentir dedans.

Ma mère dit que je n'ai pas eu l'idée de venir au monde et que je suis née sans pleurer, les poumons repliés, totalement fermés. C'est peut-être pour ça qu'il y a un tel décalage entre la vie et moi, on ne devait pas se rencontrer. On me dit d'aller là, j'y vais, de me comporter comme ci, j'essaie... mais, au fond, je n'ai aucune idée de pourquoi je dois faire ces choses-là. *On*, c'est ma mère, les profs du collège, les copines... toutes ces voix dans la télé ou dans les magazines qui savent toujours

quoi dire et quoi penser. Chaque jour, ils ont un nouveau point où me faire aller. Ça m'aide, c'est certain, sans ça je serais complètement paumée, mais je ne crois pas que ça me concerne. Je ne me vois pas dans le dessin qui apparaît quand on relie les points. Moi, je ne fais partie de rien, mais c'est beaucoup trop grand, rien. Personne n'est fait pour de si grands espaces.

C'est pour ça que je *compte*, pour rapetisser le monde, tout résumer à une rengaine enfantine que je me murmure quand je ne sais plus ce que je fais là. Depuis le temps que je la répète, cette phrase est ce que j'ai de plus familier, c'est le doudou que je n'ai pas jeté. Un doudou, c'est un bout de rien qui sert à tout. Moi, il me sert à croire que je fais partie de quelque chose.

Quand, *à trois*, je rouvre les yeux, mon ombre est là et Lætitia aussi. Lætitia est ma meilleure amie. Ma meilleure parce que ma seule. Je ne sais pas si je l'ai vraiment choisie, mais je l'aime bien. Enfin, je crois. En tout cas, elle ne me dérange pas, ce qui, dans mon échelle de sociabilité, est le degré le plus élevé de complicité. Et puis je ne survivrai pas sans elle, je le sais. Elle m'évite une solitude trop visible dans la cour du collège. Une solitude qui me ferait *compter* trop souvent et trop longtemps. L'*utilité* ne doit pas être la définition exacte de l'amitié, mais c'est ce que j'ai trouvé de plus approchant pour le moment.

C'est le premier mercredi de la rentrée et on est en ville pour un après-midi «entre filles». Lætitia porte encore du soleil sur ses épaules dénudées, moi, je n'ai rien à montrer, engoncée dans mon sweat, je me contente de transpirer à ses côtés. Elle veut qu'on fasse du shopping et qu'on s'achète des trucs pour être jolies, elle pense que c'est important. Elle en profite pour me donner des conseils maquillage, même si je ne me maquille pas encore. Elle est comme ça, Lætitia, elle a toujours des tonnes d'idées, de choses à dire, et elle me laisse piocher dedans comme si c'était à moi. Si je ne la contredis jamais, c'est sans doute ma façon de la remercier. J'imagine que ce n'est pas toujours facile d'être enthousiaste pour deux. Parfois, j'essaie d'être comme elle, moins timide et plus bronzée, mais ça ne marche pas quand c'est moi qui m'y colle. La vie des autres n'est pas une décalcomanie. Rien n'accroche sur la mienne, ni nos conversations, ni nos après-midi, ni nos courses en ville... Je m'y ennuie, c'est tout.

Je suis plus à l'aise quand on quitte les grandes rues piétonnes pour les petites ruelles. Je patiente, sans broncher, lorsque Lætitia nous arrête devant une maroquinerie. Elle cherche un sac, un vrai, pour les mercredis «entre filles». Elle estime qu'en 5e, les sacs à dos, c'est dépassé. Personnellement, je n'ai pas d'avis sur le sujet. Un petit groupe passe

l'angle de la rue et se reflète dans la vitre. Ce sont des garçons, des lycéens sûrement. Casque sous le bras et pomme d'Adam en avant, ils sont plutôt mignons. Lætitia les repère vite, évidemment, elle se met à parler plus fort et à rire en grelots. Moi, en négatif, je m'enfonce un peu plus dans mon sweat. Ne sachant jamais quoi dire aux gens, j'appréhende déjà la confrontation. Je m'apprête à passer les prochaines minutes à regarder les sacs en vitrine dont je me fiche complètement, quand je te vois pour la première fois.

Tu as bu, enfin je crois, je n'ai jamais vu personne le faire pour de vrai. En passant à côté de nous, tu manques le bord du trottoir et bouscules Lætitia. Elle te repousse vivement, sans s'excuser. Elle plisse exagérément le nez, à cause de cette odeur d'alcool, j'imagine, et s'époussette le bras comme si tu l'avais salie. Je trouve qu'elle exagère, et son geste bien plus déplacé encore que ta dégaine, mais je ne dis rien. Je continue de regarder les sacs, coincée entre les lycéens qui s'approchent trop vite et toi qui n'es plus assez loin. Je ne suis pas très fière de mon manque de réaction mais heureusement, tu ne te rends compte de rien. Tu as fait tomber un paquet de tabac et tu en ramasses les brins éparpillés par terre.

Les lycéens ont profité de l'occasion pour nous rejoindre, l'un d'eux te secoue en te prenant par

l'épaule et te demande de t'excuser. Je ne vois pas bien de quoi, mais tout le monde a l'air de comprendre, alors, une fois encore, je me tais. Tu vas pour le repousser, mais finalement te ravises, maugréant je ne sais quoi entre les dents. Je ne crois pas que ce soit la peur qui te retienne, plutôt l'envie qu'on te laisse tranquille. D'ailleurs, tu ne prends plus le temps de trier les petits cailloux en ramassant ton tabac. Devant ton mutisme, les trois garçons ne savent pas comment réagir et ça leur donne l'air bête. Lætitia continue quand même de minauder et de plisser le nez. Moi, à quelques pas derrière, je ne pense plus à *compter*, j'écoute les noms d'oiseaux qui se mettent à voler quand on te bouscule à nouveau. C'est le plus grand et le plus beau, celui pour qui Lætitia a sorti les grelots, qui est revenu à la charge. Cette fois, tu essaies de te relever. Il y a quelque chose d'aigu dans ta silhouette quand tu te déplies et qui met tout le monde mal à l'aise. D'un coup, toi et *tes oiseaux* prenez trop de place. Trop pour cette rue, pour cet après-midi, pour les lycéens qui laissent tomber avant que ça ne tourne à la bagarre. Ils partent sans même nous adresser la parole. Vexée, Lætitia me prend le bras pour qu'on s'en aille aussi. Je devrais la suivre, mais je ne peux pas, on m'en empêche. Ce sont *tes oiseaux*. Ils volettent toujours autour de moi. Ils continuent d'incendier tout le

monde, mais si bas qu'on ne sait pas s'ils menacent encore ou s'ils appellent à l'aide. Ils me retiennent de bouger en tout cas, de reprendre mon chemin comme si de rien n'était. Ils m'obligent à regarder tous les bouts de toi qui traînent par terre et, ce qui devrait passer, glisser sur mes paupières comme tout le reste, comme tout le temps, s'accroche soudain au point de me faire couler. Je n'avance plus, je ne peux plus, je plonge au contraire, à chaque détail un peu plus profond.

Tu as l'âge des lycéens, peut-être moins. Tu n'es pas très grand, mais tout en angles. Tes yeux sont verts et tes cheveux blonds. Tu fumes maintenant, taffe sur taffe, n'expirés presque pas de fumée. Un muscle palpite sans arrêt sur ta mâchoire. Ta main n'arrête pas de gratter à cet endroit. Elle tremble aussi. Tu as une montre également. Une montre en plastique, avec de gros chiffres verts presque effacés. Elle ne fonctionne plus. Il était 22 h 23, ou peut-être 28, quand elle s'est cassée. Je n'arrive plus à détacher mon regard de cette montre d'enfant sur ton poignet. Le cadran est fêlé et le bleu d'origine s'est transformé en une sorte de violet sale. Le plastique à l'air tranchant sur les côtés du bracelet, mais ton poignet est si fin qu'elle pendouille sans te blesser. Je n'ai jamais vu de poignet aussi maigre, il y a trop d'os, on dirait que tu es monté à l'envers. Les lignes dures et saillantes des

veines piquées en dessous donnent une impression de fragilité presque obscène. Certaines affleurent si près de ta peau qu'elles semblent vouloir en sortir et je me demande comment tu fais pour les retenir. Il y a aussi des petites cicatrices blanches qu'on devine sous le bracelet, mais je refuse encore de m'y attarder...

D'habitude, pourtant, c'est comme ça que je fais : je ne m'intéresse qu'aux détails. Le monde et ce qui s'y passe sont des choses trop définitives pour moi, trop *finies*, je perds vite pied face à elles. Un détail, ça se laisse apprivoiser. C'est une petite lumière qu'on décide d'allumer et qui éclaire, peu à peu, sans éblouir. La réalité, je dois la tamiser pour poser mes yeux dessus. Seulement, là, il n'y a rien de doux, rien qui ne se laisse tranquillement regarder. Toutes les choses à l'intérieur de toi veulent sortir en même temps et ça fait trop de lumière. Ça me saute à la rétine, ça l'enserme et ne veut plus s'en aller. Et puis, il y a tant de détails et si peu de temps. Il m'en faudrait tellement pour tout imbriquer et les saisir correctement. Seulement, la main de Lætitia tire sur ma manche et ne m'en laisse déjà plus l'occasion. Je la suis, sans le vouloir, parce que mon corps s'obstine. Il a dû comprendre que quelque chose se passait et il est mort de trouille. Il est comme un petit chien courant se réfugier dans les pas de ceux qu'il connaît.

Je ne te reverrai sûrement jamais, c'est dans l'ordre logique et naturel des choses, et pourtant... Pourtant, ça me paraît soudain la chose la plus insensée au monde. Parce que je n'entends pas la question, mais la réponse est là, qui me vrille les tympans. Elle a le bruit de *tes oiseaux* et de ta montre arrêtée. C'est un bruit venu de loin, d'en deçà de moi. Ce n'est plus l'extérieur qui s'impose et vient, mais tout le dedans qui se déverse. Le tien? Le mien? Je n'en sais rien. Mais ce bruit va me suivre, même bien après t'avoir perdu de vue à l'angle de la rue, et il va faire ce que je n'ai jamais fait, ce que seule la Vie fait : savoir avant même de comprendre ou d'accepter.